



Le lieu et la formule

Septembre 2016

« Qu'il vienne, qu'il vienne, le temps dont on s'éprenne. »

Rimbaud, Chanson de la plus haute tour

Les voitures n'arrêtaient pas de tourner autour de la Place de la République, mais, en ce mois de juillet, la place, elle, était inoccupée. Les acteurs de « Nuit Debout » étaient partis. Allaient-ils nous quitter, allaient-ils revenir en septembre ? Cet été, probablement, des machines seront dérégées, des grains de sable viendront gripper certains appareils, des inaugurations seront détournées, des commémorations parasitées. Des inscriptions, déjà, sont apparues sur les murs. Pour le moment, elles ne disent rien à la plupart des gens qui passent devant, mais il se trouvera des personnes à qui elles feront signe, qui les liront comme un encouragement, une espérance, une prophétie.

La statue de la République est un incontournable monument. Elle représente, pour beaucoup de Français, un repère historique, symbolique, didactique, géographique. Une base, un fondement. Bien mieux, c'est une divinité, une déesse, certes laïque, mais qui rassemble, à qui on fait des offrandes, qui inspire un culte, des célébrations et entretient dans la population un certain sens du sacré.

Arrivé à Paris dans la soirée, quelques jours avant la fête nationale, j'avais pris un taxi et, comme les étoiles commençaient çà et là briller au firmament, j'ai demandé au chauffeur de faire un détour, de commencer par la Concorde, histoire de surprendre la tribune officielle préparée pour le défilé du 14-Juillet, pendant son sommeil, dans la magie d'une nuit de pleine lune. Malheureusement, la tribune

d'honneur n'était montée qu'à moitié. J'ai surtout vu sous la lune un squelette, une sorte d'entité métallique assez compliquée, tombée du ciel. Plus loin, la grande roue du jardin des Tuileries, saisie par de puissants faisceaux tricolores, s'était épanouie sous les projecteurs en une superbe cocarde de lumière.

Le taxi m'a enfin déposé place de la République. Je me suis mis à déambuler autour de la statue, calmement dans le sens lévogyre, selon un rituel que j'avais improvisé spontanément. Ensuite, je m'étais mis à ausculter la place publique, à tutoyer le sol du bout des pieds. J'ai senti que j'allais esquisser sur le pavé un pas de danse, j'avais complètement oublié la lune, elle était toujours là-haut, à la fois lointaine et très présente. Je ne sais pourquoi, peut-être parce que j'étais sous influence de la pleine lune cette nuit-là, je m'attendais – c'est absurde, irrationnel – à être secoué, à perdre pied, à chanceler. « Toute la terre va chanceler, chanceler comme l'ivrogne. » (Livre d'Isaïe) Je n'étais pas déçu : déséquilibré, je n'ai pu éviter la chute.

« Nuit Debout », d'entrée de jeu, a été sondé et beaucoup commenté. Des revues ont consacré des numéros spéciaux à l'événement. Les « élites » complices des propriétaires et des banquiers, les collabos qui marchent d'office avec le pouvoir politique et financier ont senti immédiatement revivre en eux la haine de Mai 68. Ils ont endossé leur meilleur rôle : bétonner, empêcher toute possibilité d'alternative, anéantir les échappées vers un ailleurs, décourager ceux qui voudraient compromettre les affaires, neutraliser les lanceurs d'alerte qui désormais mettent en lumière les méandres de la corruption.

Pour que rien n'arrive, on peut compter sur l'inertie des institutions. Très inspiré par « Nuit Debout », l'écrivain Julien Coupat, incarcéré naguère par les sbires d'Alliot-Marie à la Santé sous prétexte de terrorisme, a eu la bonne idée de faire un petit tour dans les médias pour remettre en circulation des propos tenus par Giuseppe Tomasi di Lampedusa dans son livre *Le Guépard*. Cet aristocrate de haute lignée, quand il se sentait menacé par un mouvement révolutionnaire, raconte que, pour préserver les privilèges de sa classe, il tirait de son sac un stratagème infallible : tout changer pour que rien ne change.

« Nuit Debout » a eu pour effet, entre autres, de démasquer des journalistes, des éditorialistes qui paraissaient plutôt fréquentables mais qui se sont montrés sectaires – comme Jacques Julliard dans l'hebdomadaire Marianne, qui parlait de stagnation – incapables, en vieux croûtons qu'ils étaient, de se laisser surprendre par la singulière occupation d'un des centres névralgiques parisiens devenu, pour un temps, lieu de veille, de créativité, d'appropriation politique.

Emmanuel Macron, l'universitaire devenu banquier, qui navigue avec aisance dans les superstructures, en réponse à une question, a liquidé d'un mot, avant de passer vite à autre chose, l'activité des acteurs de « Nuit Debout » : « Ils font de la déconstruction. »

Je respecte la position prudente et réfléchie de quelques intellectuels, plutôt âgés, qui, conscients que le monde s'emballe, qu'une nouvelle ère se prépare, que rien n'arrête la surenchère d'un ultralibéralisme de plus en plus violent, observent ces jeunes qui s'affirment dans l'espace public, bien décidés à renverser les perspectives. L'événement les intéresse, pas question de passer à côté de « Nuit Debout ». Mais ils attendent de voir. Ils ont une longue expérience des contestations. D'où leur question : qu'est-ce qui va changer ? Qu'est-ce qu'on gagne ? Ou plutôt : qui va gagner à la fin ? Qui, sinon l'ordre social, c'est-à-dire la Police ? Et puis, ce n'est pas le moment d'oublier l'enseignement de l'auteur du *Gatopardo* : oui, une autre politique revenant au même est toujours possible.

De plus en plus d'humains sont, à tout moment, interrompus : appels téléphoniques, informations envoyées sur l'écran du smartphone. Ces interruptions, ces télescopages créent un état d'urgence qu'il est inutile de proclamer, mais qui change le temps en une succession d'instantanés présents. J'ai pourtant rencontré des personnes qui, malgré cette saturation par le médium numérique, se donnent du temps pour éprouver les choses. Il leur arrive d'ouvrir un livre, de relire un texte découvert autrefois, qui a laissé des traces, bref, elles cherchent de l'aide dans la littérature. Je suis proche de ces hommes, de ces femmes qui étouffent, qui se savent trahis par ces politiciens qui recyclent à l'infini les vieux discours. Ces personnes vivent au plus mal d'être exposées aux délires de la finance, d'être confrontées chaque jour aux pires injustices, et de constater que désormais c'est

l'instabilité et la précarité qui sont érigées en modèle de société. Elles sont en colère, disponibles, à la recherche de mots nouveaux, de nouvelles pulsations, de phrases qui réveillent. Je suis persuadé qu'elles avaient réservé depuis longtemps au fond d'elles-mêmes, peut-être sans le savoir, une place pour le « mouvement des places », une place pour « Nuit Debout ». Car dans leur esprit, rien n'est encore décidé de ce que nous serons, rien n'est encore arrivé.

Ce qui me touche aussi, c'est que ces personnes ne sont pas indifférentes à l'hypothèse d'un salut personnel. Tout les sépare de ces individus dont la vie – Guy Debord l'avait bien vu – est totalement occupée par la marchandise, et que le mot de salut, vidé de sa substance, fait tout au plus ricaner. Ceux-là font partie de cette population désabusée, composée de consommateurs manipulés par la publicité, abruti par le divertissement, qui ne s'appartient pas, ne comprend plus ni le monde ni sa propre existence ni où est son désir. Cette classe d'individus adore jusqu'à l'absurde qu'on lui mente. Lacan l'avait prophétisé au siècle dernier : elle est dominée par la passion de l'ignorance, la haine du savoir.

Dès à présent, de nombreux travaux mettent à jour les influences théoriques qui orientent les acteurs et les intellectuels les plus écoutés de « Nuit Debout ». Mais un coup d'œil suffit pour comprendre ce que les agoras et les délibérations révèlent par ailleurs, c'est que les occupants de la place de la République étaient divisés et que, comme souvent, dans l'histoire, quand souffle la tempête, deux logiques s'affrontent, l'une qui soutient ceux qui sont déterminés à construire, l'autre qui porte ceux qui depuis toujours préfèrent le détournement. Autrement dit, les uns, pour accomplir la révolution, sont dans une perspective de longue marche. Il s'agit d'être organisé, de construire, d'avancer masqué, d'écrire l'histoire – une histoire politique longue. Les autres ignorent tout de l'histoire des luttes sociales. Ils sont jeunes, se sentent floués, veulent se faire entendre. Ils sont dans le mouvement sans savoir s'ils sont révolutionnaires, ils aiment le mot révolution parce qu'il fait peur à la société mais pour eux la révolution se suffit à elle-même, elle n'implique pas forcément un accomplissement. Ce sont des gens pressés, à la fois disponibles et dans l'urgence, le non-différé, qui font leur apparition sur l'agora. Ils viennent là pour parler, discuter, donner leur opinion, rencontrer, partager. Mais avant tout ils occupent la place pour exister et pour s'instruire, se former, accueillir une parole qui aura une incidence sur

leur vie. Voilà trop longtemps qu'on les tient dans l'ignorance, qu'ils sont empêchés de penser. Reprendre en main la vie, c'est refuser les messages qui viennent d'en-haut et qui correspondent aux intérêts de la finance et du marché, c'est montrer sa sensibilité aux mots, trouver un rythme, une pulsation, des phrases qui éveillent.

Dans les moments insurrectionnels qui ont marqué l'histoire de France, on retrouve les deux logiques qui divisent les révolutionnaires. Ferdinand Alquié, philosophe, ami d'André Breton, avait observé ces deux logiques chez les surréalistes, et il les avait évaluées avec finesse. Il considérait que le surréalisme s'était divisé entre ceux qui avaient choisi « une action sociale sans rêve » et ceux qui ont choisi « une attitude de moindre renoncement à leur idéal premier mais aussi de moindre engagement ». Pour Alquié, les uns ont été aussi sincères et fidèles que les autres. Ce n'était la faute de personne si « la dimension de la morale et la dimension de l'histoire » ne pouvaient être conciliées.

Si, avec « Nuit Debout », on assiste à l'éternel retour de ce qui, ici comme ailleurs – à New York, en Grèce, en Espagne, au Portugal – vient contester l'ordre établi, il ne faudrait pas manquer ce que l'occupation de la place de la République a d'unique. Une révolution peut en cacher une autre, les vrais révolutionnaires, parfois, sont secrets, dissimulés, visibles seulement de quelques privilégiés. « Nuit Debout » avait été, on le sait, soigneusement préparé. Pourtant, l'événement, tel qu'il s'est manifesté, était spontané, jubilatoire. D'habitude, les habitants des métropoles, à cause de l'éclairage électrique, sont privés de crépuscule. Ils ont perdu de vue la transition vers la nuit et n'ont plus de véritable contact avec le ciel étoilé. Pourtant je parie que, cette nuit-là, cette première « Nuit Debout », une étoile filante est passée au-dessus de la tête des occupants et qu'ils étaient quelques-uns à formuler un vœu.

« Nuit Debout » c'est un moment spécifique dans le temps, c'est un lieu dans l'espace, un instant chargé de tensions et de contradictions. Et c'est une décision : celle d'interrompre le programme, de briser le présent commun quotidien qui perpétue un monde devenu fou. Personne, aujourd'hui, n'échappe à ce constat trivial : tout craque, rien ne va plus, ça fuit, on est sur un toboggan. Les commémorations, les grandes messes sportives, les minutes de silence, les bougies, les fleurs, les marches blanches, les interrogations identitaires ne suffisent plus pour

donner le change. Et comme, en effet, on change tout pour que rien d'essentiel ne change, cet ajournement illimité crée de la résignation, du découragement, mais aussi de la colère, de la détermination. Une vitalité retrouvée vient stimuler le besoin de savoir et encourage l'imagination, le rêve.

La surenchère illimitée du libéralisme ne s'arrêtera pas d'elle-même. Sa fuite en avant laisse prévoir le pire : plus de contrôle, de surveillance, de répression, et toujours plus de demandes à davantage d'autorité. Une image s'est imposée d'une humanité emportée malgré elle vers un avenir inquiétant, problématique, sans garanties. Un avenir qui coexiste avec un présent qui fait dire aux plus pessimistes que la catastrophe est déjà là. Mais Strinberg, en son temps, ne disait pas autre chose : « L'enfer, ce n'est pas ce qui risque de nous arriver, c'est notre vie présente. »

Les gens, désormais, pour la plupart, ont pris conscience que nous ne changeons pas d'époque mais que ce qui s'annonce, c'est un changement d'ère, de civilisation. Ou plutôt, l'entrée dans l'ère nouvelle est déjà en marche, elle s'amplifie, elle s'accélère. Et cet emballement planétaire met davantage en évidence un monde qui nous absorbe, qui est « plein de mâchoires », qui chaque jour fait la démonstration que, décidément, on peut tout se permettre avec l'espèce humaine. Mais dans ce monde odieux se trouvent toujours des gens qui ont l'audace de penser que si, dans ce casino mondialisé, rien ne va plus, peut-être que les jeux, néanmoins, ne sont pas faits, qu'une bifurcation est encore possible, un changement d'axe, que le moment est peut-être venu de changer de calendrier.

Ce sont les stratèges de « Nuit Debout » qui ont ouvert les hostilités. Leur décision d'occuper la place de la République est née de la volonté de libérer la parole autrement que sur les réseaux sociaux ou dans les échanges au sein de groupuscules politiques repliés sur eux-mêmes, volontairement marginalisés et d'une redoutable inefficacité. Il s'agissait d'aller dehors, de respirer, de créer la surprise et du souffle. D'où l'idée de recréer l'agora dans l'esprit de la démocratie grecque et de faire de l'apparition des personnes sur la place publique un enjeu politique.

En investissant la place de la République, « Nuit Debout » sortait du temps ordinaire, immobilisait le cours des événements, affichait son refus de suivre la voie tracée d'avance de la mondialisation et ne cachait plus sa détermination à créer les conditions d'une alternative à l'ordre actuel. C'était comme si cet état d'apesanteur politique faisait advenir une temporalité attendue : celle des commencements, du maintenant, du « temps d'aujourd'hui ».

La chute dans la mondialisation, accélérée par les nouvelles technologies, cela signifie la disparition des traditions, une uniformisation irréversible. Les gens oublient, ne conservent plus, cessent de transmettre, ne comprennent plus la nature, perdent le goût de la chose dans ce qu'elle a de modeste. Ainsi, pour Heidegger, les distances, avec la globalisation, ont été supprimées, mais la proximité est restée absente. En pleine domination du sans-distance, ce qui a disparu, c'est le proche, le modique, l'arbre et l'étang, le héron et le cerf. La mondialisation a pour effet la dégradation du langage. Elle induit la chute dans la com, le bla-bla : ainsi elle impose à qui veut travailler dans l'économie globalisée un outil au vocabulaire indigent, sans nuance, le globish, devenu la langue véhiculaire de la planète. Même si l'humanité ne sombre pas encore dans le mutisme, elle se dirige, si on laisse faire, vers ce que Dante avait anticipé comme étant au fondement de l'Enfer : l'aphasie, le marécage, le borborygme.

La voix de l'agora, qui nous parvient depuis le dehors du système, rencontre inévitablement ce que racontent les médias mercenaires, qu'elle prend à revers, démontrant inlassablement leur mission de surinformation, de déviation, d'abrutissement ; histoire de rappeler à quel point leur place est essentielle dans le maintien de l'ordre normalisateur. Il s'agit donc, non pas d'essayer de recadrer ceux qui font l'information et qui occupent les cerveaux de leur clientèle, mais bien, selon l'expression de Frédéric Lordon, de « chasser ceux qui défendent la cadre ». Si d'autre part, vous êtes convaincu de l'importance politique du problème posé par la dégradation du langage, vous devez absolument vous occuper du fonctionnement de l'édition, du marketing littéraire, du rôle qu'on fait jouer au roman anglo-saxon, de la complaisance qu'on continue de témoigner au romanesque familial, psychologique, sociologique, sentimental, et à tous ces ouvrages dont Isidore Ducasse disait déjà qu'ils « s'accroupissent aux étalages », comme produits du spectacle et de la

marchandise conçus pour encourager la passion de l'ignorance. Et gérés imperturbablement depuis les salles de rédaction par ce qui reste de critique littéraire.

Le pantin dans le corps de l'homme politique, tel qu'il s'exhibe sous l'œil des caméras, sa façon oblique de traverser la cour de l'Élysée, son sourire faux, ses poignées de main d'automate sur le perron du pouvoir, toute cette mécanique plaquée sur du vivant – dans laquelle Bergson voyait le principal ressort du rire – se retrouve dans la parole politique devenue la langue morte de la V^{ème} République, un outil usé par la routine, le binarisme, le slogan, le prêt-à-penser, avec, comme conséquence politique et culturelle, les éléments de langage, la langue de bois.

Le spectacle de ces politiciens dans leur prison mentale, articulant un langage essoufflé, prouve que plus rien n'est possible dans la politique. La planète politique, dont le personnel jouissait d'une haute considération, est désormais sous perfusion. Le gouvernement représentatif est déconsidéré par les promesses non tenues, la corruption rampante, et surtout par son impuissance, étalée en plein jour, depuis qu'on connaît le pouvoir exorbitant dont disposent aujourd'hui les agences de notation et les lobbys des grandes firmes. Cela se traduit par des élections qui ne reflètent plus des choix véritables et sont largement désertées par les citoyens. Et par le recours, on ne peut plus contestable, au référendum, contraire à la démocratie, n'offrant, sur des questions complexes, qu'une réponse par oui ou par non.

Ceux qui ont cru en la politique doivent donc se résoudre à ne plus y croire. Un cycle s'achève, la parole politique est morte. Elle renaîtra et aura de nouveau un sens lorsque les victimes, les réfractaires, ceux que la globalisation aura écartés trouveront une parole nouvelle. Pour l'heure, inutile de s'agiter, de dénoncer, de contre-attaquer, de faire des contre-propositions. La politique agonise, l'important c'est de pousser à son achèvement. Il faut la citer à comparaître comme exemple négatif. Le rire peut devenir un instrument de vérité très efficace. Rien de tel que la caricature, la satire, la parodie pour dévoiler et faire reconnaître le vrai visage, grimaçant et obscène, de la politique. Certains acteurs de la vie politique, pour attirer le regard, n'ont pas hésité à prendre les devants, en rendant visible, par leur style capillaire – une chevelure jaune et plate, broyée vers l'avant – le clown qu'ils

portaient en eux. Je suis aussi fasciné par les corps hors-sol, travaillés par quelque chose de comique, de pitoyable, de désespéré, de « parachuté », de ces pantins, les « forteresses volantes » comme les appelait R. Ziegler, que des fortunes colossales ont arrachés à la condition humaine.

Pour se convaincre que la politique est bien moribonde, un coup de projecteur suffit sur le spectacle pathétique, creux mais à pouffer de rire, offert par la laborieuse organisation de « primaires » à gauche, où l'on voit des hommes aussi médiocres que leur ego est surdimensionné viser la plus haute marche du podium, en murmurant : « Pourquoi pas moi ? ». On rigole moins quand trois mille personnes, rassemblées pour un meeting à la Mutualité, subjugués ou plutôt hypnotisés par un discours d'estrade, entrent en transe et finissent, crescendo, par déclencher quelque chose qui ressemble à de la ferveur politique !

Guy Debord dénonçait l'occupation de la vie par la marchandise. Je pense à ces consommateurs qui attendent le prochain iPad comme le Messie mais qui ne comprennent plus leur propre existence. Cette occupation s'insinue dans l'intime, elle entraîne une misère qui dépasse la misère matérielle. Qu'attendre d'une population hébétée, sourde, aveugle, sans goût, sans style ? Mais il y a pire. De plus en plus d'observateurs sont sensibles à un danger qui va s'accélération, et que Heidegger aura sans doute été le premier à formuler clairement : celui de la « détresse de l'absence de détresse », le péril n'étant pas tant d'oublier le paradis que de ne plus être angoissé par cette perte.

Ceux qui, tel matin, se sont réveillés en disant : « Au diable la politique ! », qui ont su trouver les ressources de l'ironie, de l'humour, que se sont sentis grandis par le rire, ceux-là, ce jour-là, sont descendus dans la rue dans un état spécial de disponibilité et de réceptivité, en sachant qu'il allait leur arriver quelque chose, que des rencontres allaient advenir, qu'ils trouveraient des alliés, et que le hasard positif, ça existe. Ce sont eux qui matérialisent ce dont parle Julien Coupat, ce « tissu humain riche et sûr de lui », formé d'individus insoumis, singuliers, souverains, joyeux, aptes, s'il le faut, à vivre sans peur avec peu de moyens, et capables de se désabriter, de sortir du cadre, d'ouvrir un nouveau siècle, d'inventer une nouvelle manière d'être au monde, en se dégageant des représentations dominantes, et sans qu'il soit

nécessaire d'occuper l'État, d'en imiter les procédés : « Ce que nous préparons, ce n'est pas une prise d'assaut mais un mouvement de soustraction continu, la destruction attentive, douce et méthodique de toute politique qui plane au-dessus du monde sensible. »

Certes, on ne se soustrait pas facilement au système et à son programme, on a du mal à oublier que nous sommes administrés et que l'administration exerce une emprise à laquelle on échappe difficilement. Le pouvoir politique et les puissances d'argent sont d'autant plus agressifs et liberticides qu'ils sont déconsidérés, sans avenir, historiquement dépassés. Pendant que des forces neuves poussent la mondialisation vers une modernité alternative que le néo-libéralisme est incapable de générer, le pouvoir renouvelle en douce ses techniques d'asservissement et de répression. Il rend la terreur plus discrète, plus efficace. Marcelin Pleynet appelle cela « gouverner en terrorisant sans terreur ». Avec une police suréquipée et disposant d'un armement de plus en plus sophistiqué.

La mère de Freud, à la tâche dans sa cuisine, expliquait au petit Sigmund, tout en malaxant de la pâte au creux de sa paume, qu'une femme se doit à la nature. Aux hommes on dira : « Tu te dois à la société. Tu as du talent, un don, une vocation, l'esprit d'entreprise, des qualités de créateur, d'inventeur. Tu sauras très tôt ce qu'on attend de toi. Tu as le droit de vivre mais pas trop. On te dira où et comment jouir, on monnera tes plaisirs, autrement dit, tu seras neutralisé et tout à fait convenable. Mais apprend que tu es de passage, que tout homme est remplaçable, que la vie est dure et que, le moment venu, tu devras dégager. »

L'État sait s'y prendre pour soumettre librement les personnes à son programme. Il proposera des petits arrangements avec la servitude, des aménagements de ta liberté sur fond d'asservissement généralisé. Mais la liberté, c'est quoi au juste ? C'est ne pas se devoir à la société, qui ne demande qu'à vous rétrécir. La liberté, son nom s'écrit au singulier, elle est de nature spirituelle, elle est inquiète, toujours à réinventer. C'est à partir du langage dont vous êtes capable que vous vous libérez. Roland Barthes, dans son séminaire, n'enseignait pas autre chose : « Le langage est l'arme essentielle de la liberté, comme le désir est l'arme par excellence du sujet. » D'où l'importance de la littérature : elle a tout à nous apprendre.

Des têtes molles, angoissées et opportunistes, égarées par l'usage massif des ordinateurs et la marée des tablettes, sont prêtes à toutes les folies. Elles sont pour l'abandon de l'écriture manuscrite, et nous annoncent froidement – pourquoi pas – la disparition des livres et des journaux dans leur version papier ! Personne n'est plus légitime pour tirer la sonnette d'alarme qu'un écrivain. Philippe Sollers, depuis une décennie, décrit dans ses romans les menaces qui pèsent sur l'acquisition de la lecture. Ses personnages n'arrêtent pas de se dire qu'ils savent lire, mais ils ne lisent plus, ils n'ont plus le temps. Le constat est clair : l'être humain n'est plus là pour lire. Il y a une volonté d'affaiblir la lecture, et ce n'est pas sans conséquences neurologiques. On veut nous empêcher de penser. La main perd l'écriture, elle retrouve le pictogramme, le dessin revient en force, il en faut, des dessinateurs, pour caricaturer les « hautes crapules » qui tiennent le pays.

La bombe atomique n'est pas seule à pouvoir faire disparaître l'espèce humaine. Mais, comme dit le poète : « Là où croît le danger croît également ce qui sauve. » Quelque chose se dégage peu à peu. On a ou on n'a pas la sensation qu'un salut est possible. Le paradoxe, c'est qu'il n'a jamais été aussi facile, grâce à l'ordinateur, d'accéder à l'immensité des savoirs et des documents archivés, témoins de la pluralité des passés de la planète, et que, pour les lire, les traiter, si peu de candidats se présentent. Tout est fait pour entretenir la passion de l'ignorance : on coupe les gens de la réalité, ils ne trouvent plus les mots, la verbalisation tourne court, et on organise leur immersion dans les mondes virtuels. Et pourtant, des cerveaux, aujourd'hui, des systèmes nerveux d'un nouveau type font leur apparition. Des bricoleurs de génie, des ovnis iconoclastes, ludiques – penseurs, écrivains, poètes – sont prêts à bousculer les positions les mieux établies, à s'aventurer là où personne n'est allé, bref, à recommencer l'aventure humaine.

Des hommes politiques médiocres, infirmes quant à la culture, secondés par les eurocrates sans visage de Bruxelles, tous suppôts du projet néolibéral, se sont acharnés à faire oublier l'Europe des peuples. Reste une Europe de papier, qui vit dans cette « trentaine de livres, très vieux, jamais vieilliss » dont parle Nietzsche ; des œuvres commémorées, jamais lues vraiment, dans lesquelles les mots poésie, écrivain, lecteur ont changé de sens, et dont on s'aperçoit tout à coup, qu'elles

éblouissent, qu'elles vous sont destinées, qu'elles ont été écrites pour le lecteur du troisième millénaire. C'est le paradoxe : le lecteur potentiel, concentré sur Internet, oublie le livre, n'en éprouve plus la nécessité, alors qu'au même moment, d'anciennes œuvres majeures, d'une actualité brûlante, dissimulées au cœur de notre présent, objets de tous les malentendus, commencent à trouver leurs lecteurs.

Ces œuvres majeures, philosophiques ou littéraires – c'est le moment de citer ici Hölderlin, Nietzsche, Lautréamont, Rimbaud, Mallarmé – s'écrivaient loin du public et n'intéressaient pas grand monde. Il n'y avait pas de place pour elles dans les habitudes, les goûts des lecteurs, et dans la vision que les gens se faisaient de leur époque. Et ces créateurs de génie ne se manifestaient guère. Le poète, selon Mallarmé, n'avait pas à se mêler de son époque. Il avait précisé sa position dans une lettre à Verlaine : pas autre chose à faire qu'à travailler avec « mystère en vue de plus tard ou de jamais et de temps en temps envoyer aux vivants sa carte de visite, stances ou sonnet, pour n'être point lapidé d'eux, s'ils le soupçonnaient de savoir qu'ils n'ont pas lieu ».

Aujourd'hui, alors que règne le marketing littéraire et que les pathologies générées par une mondialisation déchaînée menacent la pensée et travaillent à la déshumanisation de l'espèce, il est urgent qu'apparaisse dans le monde, pour l'éclairer et lui donner un sens, toute la nouveauté de ces livres austères. Porter sur la place publique la grande poésie, la pensée souveraine, inviter les gens à refaire la bibliothèque, cette exigence est venue par les airs, telle une injonction volante, et ce sont les acteurs de « Nuit Debout » les plus avancés, les plus experts à mettre le feu aux proses officielles, qui se la sont appropriée et qui ont fait comprendre à une minorité prête à les entendre que le principal enjeu du forum pourrait bien être un enjeu poétique.

Qu'est-ce qu'un événement ? C'est l'irruption d'un réel absolument neuf, qui vous arrache au temps ordinaire. Vous sentez naître en vous une vitalité qui vous surprend, vous jubilez, vous dansez, vous ressuscitez, votre lucidité elle-même vous enivre. Rien de rationnel dans tout cela. C'est comme un coup de foudre. Et vous comprenez que c'est maintenant que la partie commence. « Nuit Debout » a été pour moi cet événement. Le terrain avait été préparé avec le triomphe de *Merci Patron*, un

film qui, dans un gigantesque éclat de rire, ne disait rien de plus, à la France qui étouffe et s'ennuie, que, oui, c'était possible, ça pouvait se retourner.

On parle beaucoup de « radicalisation » mais les terroristes ne sont pas les seuls. Avec « Nuit Debout », je suis entré en guerre, je me suis radicalisé. Il s'est produit dans ma vie une « volte, une ré-volte ». Mais je préfère le mot « conversion ». Longtemps je savais des choses sans les savoir. Aujourd'hui, renvoyé à moi-même, dans le temps et dans l'espace, je sais. J'interromps ma déambulation terrestre, convaincu de l'importance de ce savoir. Et j'ai envie d'ajouter que, toi aussi, tu peux savoir.

Arrive le moment où vous vous devez de faire exister votre conversion dans le récit à la première personne de l'événement qui vous a tiré de votre engourdissement et qui a fait de vous un homme différent, un ressuscité. Ma métamorphose ? Elle a été immédiate, j'ai eu la révélation et j'ai repris vie au moment même où j'ai pris acte de ce qui s'était passé, et comment, sous l'autorité très pédagogique de Frédéric Lordon – qui, cette nuit-là, a eu le sentiment que, peut-être, l'histoire, à nouveau, allait se manifester – les acteurs de « Nuit Debout » qui tenaient le moment et avaient défini le « lieu » venaient de trouver la formule.

« (...) trouver le lieu et la formule... posséder la vérité dans une âme et dans un corps... je songe à une guerre de droit ou de force, de logique bien imprévue... la mer mêlée au soleil... » J'étais dans un état second, en train de réciter Rimbaud, je murmurais des phrases anciennes, souvent citées mais qui, aujourd'hui, m'étaient destinées, qui retrouvaient leur jeunesse dans le contexte de « Nuit Debout » et scintillaient comme des « étincelles d'espérance » au cœur du présent. Rimbaud a été pour moi plus qu'un poète d'anthologie. Je l'ai lu dans le passé, par intermittence, sous d'autres cieux, je l'ai pratiqué, étudié, médité, je m'en suis délecté, je l'ai appris par cœur. Certains passages me résistaient et j'étais furieux contre moi-même quand je me heurtais à eux sans trouver l'ouverture. J'avais aussi remarqué – j'y pense – une indication de Philippe Sollers que j'avais soulignée dans son roman *Studio* : « Rimbaud a trouvé l'usine, pourquoi en chercher une autre ! »

Le poète d'*Une Saison en Enfer* ne m'a jamais quitté. Je le gardais, presque inaudible, au fond de de moi-même, sous les masques, les mensonges, les conventions. À dire vrai, je ne me croyais plus capable de le citer, encore moins de le réciter, de raviver en moi ce qu'il m'a appris. Mais j'ai été sans doute dans la bonne disposition d'esprit, et le miracle s'est produit !

Rimbaud a intrigué, fasciné, terrifié ses amis. Les autorités l'ont commémoré, il avait des lecteurs, mais il n'était pas lu. L'issue qu'il avait trouvée est restée cachée, sauf de quelques explorateurs – Claudel, Breton – qui, d'ailleurs, étaient loin de s'accorder mais qui ont ressenti profondément le retentissement qu'apportait dans le français l'irruption de la langue de Rimbaud. Voici donc, pour la première fois, en plein règne de la technique et du marketing, alors que se profile, avec tous les dangers, la nouvelle civilisation planétaire, voici que Rimbaud vient habiter parmi nous. Sa venue est, certes, très confidentielle, mais Rimbaud est reçu, il est lu, il nous regarde, et le lecteur peut deviner les opérations, incompatibles avec l'ancienne rationalité, qui lui ouvriront l'accès à la richesse pour laquelle il est né.

« Nuit Debout », dès son lancement, s'est battu pour imposer une remise en cause de l'action revendicative. Tout commence par un constat : les luttes, aujourd'hui, quand elles sont traditionnelles, se révèlent inopérantes. C'est quand elles sont affirmatives qu'elles aboutissent, créant la surprise. Ce qui dans la revendication n'est plus accepté, c'est qu'elle implique une soumission. Revendiquer c'est s'adresser à une tutelle : patron, administration, clergé, mais aussi banderole, mot d'ordre, et, pourquoi pas, divinité.

Affirmer demande de la vitalité, du rythme, du vocabulaire. L'affirmation est intempestive. C'est une aventure, souvent secrète, souvent de nature spirituelle. Elle surgit dans un environnement en proie au doute, paralysé par la peur de vivre, réclamant un maître. Être affirmatif absolument, c'est laisser derrière soi les rancunes, les pressions, les fausses évidences, pour aller au bout de ce qu'on affirme, parce qu'on a eu un déclic, qu'on tient à son idée, qu'on sait qu'on a raison.

L'affirmation met fin à la sale habitude d'obéir. C'est un appel à refuser toute soumission, une aspiration à laquelle le corps tout entier se montre désireux de

répondre : « Qui commence à obéir n'en finira jamais », disait déjà Tchuang Tseu, et Picabia : « Le bonheur pour moi, c'est de ne commander à personne, et de n'être pas commandé. » L'insoumission, quand elle se sait définitive, vous procure une joie inouïe, celle de se sentir libre. De disposer librement du temps et de l'espace. La liberté qui s'affirme ainsi n'a rien de sociologique. C'est une aventure spirituelle, impossible à installer dans une position conquise : elle est toujours à recommencer et a besoin, pour se dire, du chant, des hymnes, de la danse. Et justement, c'est au moment où la pensée affirmative se cherche que Rimbaud me vient en aide : « Qu'est-ce qui, bien que libre par essence, cherche toujours à se libérer ? », « Que voulez-vous, je m'entête affreusement à adorer la liberté libre. » (Rimbaud, novembre 1870)

Aucun État, aucune administration, aucun système scolaire ou universitaire ne veut du bien à la jeunesse. La société de surveillance n'accepte pas les vies qui se rebiffent, qui échappent aux comportements attendus. Elle neutralise et dégrade les lieux comme Vincennes dans les années 1970, où s'affirmaient une pensée libre, une vérité existentielle. La jeunesse, qui a tout à prouver et qui se cherche, découvre que les élites mentent, proposent de fausses libertés, trient, évaluent, mais elle ne se sent ni accueillie ni reconnue. C'est sur l'agora de la première « Nuit Debout », alors que le vol du temps est suspendu et que l'occasion s'offre de redécouvrir l'instant dans sa fraîcheur, sa franchise, sa spontanéité, que vont être trouvés, bouleversants de sincérité, les mots pour dire que le destin réservé à l'homme est bien plus élevé que celui que la société et ses dirigeants sont prêts à lui reconnaître : « On vaut mieux que ça. »

Il y a différentes manières de recevoir cette formule. Si elle tombe dans l'oreille d'un de ces éternels dilettantes, si difficiles à éviter, la petite phrase viendra en renfort pour justifier l'inclination de ces individus à se ranger des voitures, en répondant éventuellement comme Bartleby : « I would prefer not to. » Sur moi, la formule m'a fait réagir comme si je me trouvais devant la plus inattendue – et aussi la plus secrètement attendue – des découvertes. La petite phrase m'excitait, je sentais s'éveiller en moi une incroyable audace, et je riais de mon culot : « Appartenir à l'humanité ? Je vaudrais mieux que ça ! », « Être né d'un homme et d'une femme ? Je vaudrais mieux que ça, et je m'autorise à disposer librement de ma naissance. »

Ma chance, cependant, ici encore, je la dois à l'aide que m'apportent mes retrouvailles avec Rimbaud. La formule lancée à « Nuit Debout » tout à coup s'envolait, plus loin, vers le grand large, en même temps qu'elle ranimait en moi une phrase que j'avais perdue de vue et qui remontait à la surface : « Jadis, si je me souviens, ma vie était un festin où s'ouvraient tous les cœurs, où tous les vins coulaient. »

La vie et l'œuvre de Rimbaud sont marquées par une expérience et un savoir de l'enfance, de son éloignement, de sa perte, et par l'exigence d'aller la chercher loin en soi, de mener ce qui ressemble à une véritable guerre de libération pour la sauver, et restaurer ainsi l'éclat neuf du monde. Le mot « jadis », qui ouvre *Une Saison en Enfer*, met en avant la mémoire de cette époque fabuleuse où l'enfant, craintif et courageux, immergé dans le monde des sensations multiples, apparaît dans la fraîcheur matinale de sa vie. La société nous demande d'ignorer cet enfant mélodieux et auréolé et sa vérité indestructible. Baudelaire, que Rimbaud admirait, a été le premier à évoquer le difficile rapport à « l'enfant merveilleux, lointain et proche, que chacun porte en soi ». Pour le poète des *Fleurs du Mal*, « le génie n'est que l'enfance nettement formulée ».

La poésie n'est pas qu'un écrit, avec des images, des sons, des rythmes. C'est une manière de vivre. Rimbaud a vécu le cheminement poétique en aventurier et en guerrier. Comme « une guerre de droit ou de force, de logique imprévue ». Il a livré « le combat spirituel, aussi brutal que la bataille d'homme ». Les jeunes qui ont trouvé sur le forum la formule tiennent maintenant le sésame capable de de les tirer de leur enfance et de leur ouvrir l'accès au « jadis » rimbaldien, cette mémoire sans âge qui retrouve l'enfant aimé et applaudi « parce qu'il le vaut bien », et que la société cherche à étouffer, préférant trouver le bonheur dans une insensibilité de machine.

Derrière l'événement « Nuit Debout » se profile en secret l'événement Rimbaud. Les gens ne lisent plus mais la grande nouvelle c'est que lire Rimbaud est devenu possible. Renouer avec l'ancien festin et découvrir la « clarté divine » qui écarte

toutes les plaintes et tous les regrets : voilà l'issue. « Qu'il vienne, qu'il vienne, le temps dont on s'éprenne. » : pas moyen d'y voir sans penser Rimbaud.

Gérard Gromer